

## ■ COMOROS

### **Dembéni, Mayotte (976) Archéologie swahilie dans un département français**

Stéphane Pradines  
Archéologue  
Institut français d'archéologie orientale  
Le Caire

Pierre Brial  
Ingénieur géomètre-topographe  
Outre Mer Topographie SARL  
Île de La Réunion

dont la signification est soumise à controverse, mais qui semble faire référence aux fameuses « îles de la lune ». Pour les navigateurs Arabes et Persans, ce terme englobait plusieurs réalités géographiques: les Comores, mais aussi la partie nord de Madagascar. L'aire concernée est à la limite des mondes africain et austronésien.

Culturellement, les Comores font partie du monde swahili. Le terme « swahili » ne désigne pas une population, mais une culture mosaïque composée de plusieurs groupes swahiliphones. La culture swahilie s'étend de Mogadiscio en Somalie, jusqu'à la baie de Sofala au Mozambique, en passant par le Kenya, la Tanzanie et le nord de Madagascar. Ces populations côtières partagent une même organisation sociale, une même architecture et une même religion, l'Islam. Les modes de vie sur la côte orientale et les Comores étaient homogènes, car les gens naviguaient librement, diffusant les idées et les techniques nouvelles. La formation de la culture swahilie n'est pas le fait d'une ethnie spécifique ou d'une seule nationalité.

### **Introduction au programme de recherche**

Notre projet de recherche concerne les débuts de l'Islam et le commerce dans l'océan Indien occidental. Ce projet s'insère scientifiquement dans le programme APIM (CNRS, UMR 8167) « *Atlas des ports et des itinéraires maritimes de l'Islam médiéval* » et l'ANR MeDIan, « *Les sociétés méditerranéennes et l'océan Indien* ». Après avoir travaillé de 1999 à 2003 sur le site de Gedi au Kenya (Pradines 2010) et de 2004 à 2006 sur deux sites dans la région de Kilwa en Tanzanie: Songo Mnara et Sanjé ya Kati (Pradines 2009; Pradines et Blanchard 2005), nous avons porté notre attention sur un site ancien à la périphérie de l'aire swahilie, le site de Dembéni sur l'île de Mayotte, dans l'archipel des Comores.

### **Une nouvelle chronologie pour Mayotte**

L'archipel des Comores est composé de quatre îles, appelées respectivement d'Ouest en Est : Grande Comore (Ngazidja), Mohéli (Mwali), Anjouan (Ndzuwani) et Mayotte (Mahoré). Comores (*Qmr*) serait un mot d'origine arabe,

Etymologiquement, *wa-swahili* signifie *ceux du sahel ou du rivage* en Arabe. Les géographes arabo-persans préféraient l'appellation de *Zendj*, qui désignait les habitants des côtes d'Afrique orientale. Les Portugais avaient eux aussi remarqué une différence entre les Africains du continent et les gens de la côte, qu'ils assimilaient aux *Maures* par référence à leur religion et leurs coutumes. La civilisation swahilie est aux périphéries des mondes musulman et africain. Cette position entre deux ensembles culturels est extrêmement propice au développement d'une culture littorale originale basée sur les relations commerciales. En fait, la position marginale des Swahilis est liée à notre vision de l'océan Indien qui sépare l'Afrique, l'Arabie et l'Asie. Mais cet océan Indien est aussi un formidable trait d'union entre des cultures très variées; de ce point de vue, les Swahilis apparaissent comme des acteurs dynamiques, égaux aux marchands arabes, perses et indiens. Le Swahili n'est pas réductible à un Africain ou un Arabe, mais c'est une tierce personne issue d'un métissage culturel et ethnique.

L'urbanisation et le peuplement de Mayotte sont donc liés au commerce maritime avec des populations islamisées venues de la péninsule

Arabique et du golfe Persique. En consultant, la littérature sur Mayotte et les Comores, nous avons été surpris par le manque de repères historiques concernant ces îles à la période médiévale. Les trop rares chercheurs ayant travaillé à Mayotte ont suivi un découpage chronologique, établi par Pierre Vérin dans les années 70, et devenu complètement obsolète aujourd'hui (Vérin 1975). L'histoire de l'archipel était alors divisée en deux périodes, la période archaïque du 7<sup>e</sup> au 8<sup>e</sup> siècle, puis la période classique du 14<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle.

Le 8<sup>e</sup> siècle correspondrait aux premiers peuplements. Dans leurs descriptions de la période archaïque, nos prédécesseurs parlent de campements, les constructions en dur apparaîtraient à la période classique, qui serait aussi la période des réfugiés shirazis aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles (Liszkowski 2000: 255-258). Le mélange de tous ces éléments montre une profonde confusion entre les traditions orales et l'archéologie, entre l'absence d'information et les certitudes historiques. Cette histoire de Mayotte, écrite par les Occidentaux, est totalement à réécrire avec les Mahorais, en dehors de toute idée reçue, qu'elle soit diffusionniste ou afro-centriste.

Tout d'abord, la notion de migration shirazie englobe différentes traditions orales et différents faits archéologiques dans un cadre chronologique très large. Nous avons repris cette problématique lors de nos recherches à Kilwa (Pradines 2009). Les premiers shirazis s'installent aux Comores entre le 10<sup>e</sup> et le 11<sup>e</sup> siècle, notamment à Sima et à Domoni sur l'île d'Anjouan (Wright 1992). C'est une migration directe du golfe Persique vers l'Afrique, où les nouveaux venus fondent des établissements comme Shanga, Gedi et Kilwa (Chroniques de Kilwa, dans Freeman-Grenville 1962). Ce phénomène est général sur toute la côte swahilie et en Arabie (Rougeulle 2008: 386). La seconde vague migratoire est plus tardive et locale, elle concerne des déplacements de populations africaines. Par exemple, la ville de Vumba Kuu, au sud du Kenya, aurait été fondée par des Shirazis. En fait, la ville a été fondée par des Swahilis de Lamu ou de Somalie qui se réclamaient de cette origine mythique (Pradines 2004: 295). Souvent même, ces nouveaux venus n'ont eu aucun lien de parenté avec des Persans ou des Arabes. Le même phénomène est observé à Tsingoni au 16<sup>e</sup> siècle

avec des Shirazis, venus d'Anjouan et de Kilwa.

Ensuite, l'absence d'information sur l'habitat de la période archaïque ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de constructions durables. Nous avons prouvé lors de nos fouilles à Sanjé ya Kati (archipel de Kilwa, Tanzanie) que l'architecture domestique, en calcaire et en corail marin, apparaissait en Afrique orientale au 11<sup>e</sup> siècle (Pradines 2009). Il est probable qu'il en soit de même à Dembeni et à Bagamoyo (Mirandole), ces sites anciens de Mayotte restant à ré-explore. A Mayotte, nos prédécesseurs constatent bien un changement, entre le 14<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècle, période que l'on pourrait qualifier « d'apogée » des villes swahilies comme à Gedi au Kenya ou à Kilwa en Tanzanie. Hélas, nos prédécesseurs mélangent des sites médiévaux avec des sites modernes comme faisant partie d'un même ensemble. Pourtant, la situation historique et archéologique est très différente avant et après l'arrivée des Portugais dans l'océan Indien.

Mayotte fait partie intégrante du monde swahili – entre l'Afrique de l'Est et Madagascar. La périodisation que nous proposons pour Mayotte reprend des éléments historiques et archéologiques communs à tous les pays de l'océan Indien occidental.

La « période de contact » correspond à la découverte de l'Afrique par les navigateurs arabopersans, du 8<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> siècle. C'est la période des navigateurs, tel le mythique Sindbad le marin. Concernant les Comores, il nous semble très important d'insister sur le 8<sup>e</sup> siècle à Mayotte comme une première phase de peuplement intimement liée aux Islamisés et au commerce maritime. En effet, aucun peuplement n'a été sérieusement identifié aux Comores avant le 8<sup>e</sup> siècle. Il n'y a aucune preuve formelle de l'acceptation de l'Islam aux Comores durant cette période, mais il y a eu des contacts avec des marchands Zaidites du Yémen, des Ibadites d'Oman et des Persans shiites de Siraf. Les sites de Shanga et de Manda au Kenya ou de Kisimani Mafia et de Kilwa en Tanzanie possèdent les mêmes traditions céramiques qu'aux Comores autour des 9<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> siècles. Il s'agit de la poterie dite de « *tradition Tana* ». Cette phase correspond à la céramique TIW: *Triangular Incised Ware* de Félix Chami (1994). Aux Comores, cette poterie a été découverte à Mbashile en Grande Comore, à Sima

à Anjouan, à Mro Dewa à Mohéli et à Dembeni à Mayotte (Horton et Middleton 2000: 31-42). Ce même substrat céramique a été retrouvé au Yémen (Rougeulle 2008: 386) et démontre qu'il y a eu des échanges culturels collatéraux et prouve aussi la présence de marins Swahilis qui collaboraient certainement avec les Persans. Ces nouvelles données n'ont pu être connues qu'au début des années 2000 quand les Arabisants ont commencé à vraiment travailler avec les Africanistes sous notre impulsion (Pradines 2009: 71).

La période dite « shirazie », du 10<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle, voit l'implantation de Persans en Afrique. Cette présence est reconnue historiquement par de nombreuses traditions orales et par les Chroniques de Kilwa (Horton et Middleton 2000: 52-61). Cette reconnaissance se fait aussi à travers l'étude de la céramique importée, mais aussi grâce à l'introduction d'une nouvelle architecture en pierre de corail. Les premières mosquées remontent à cette phase et sont associées à une vague d'islamisation shiite. L'Islam arrive aux Comores, au plus tard, au 11<sup>e</sup> siècle, c'est une véritable révolution urbaine avec la fondation de nombreux sites et leur développement économique rapide. L'Islamisation des côtes africaines est liée à cette vague migratoire de « shirazis » autour de 1050 de notre ère. Six établissements anciens ont été découverts à Anjouan, deux attirent particulièrement notre attention: il s'agit de Sima et Domoni dont les mosquées actuelles datent du 14<sup>e</sup> siècle, mais auraient été fondées au 11<sup>e</sup> siècle (Wright 1992: 82-127).

La période médiévale, du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle, correspond à l'apogée des cités-Etats swahilies. Ces villes, enrichies grâce au commerce, vont se doter de maisons, palais et fortifications en calcaire corallien. Elles possèdent une administration et un pouvoir central clanique, une assemblée de notables *ungwana* et parfois, un sultan. A cette époque, une partie du commerce est aux mains des marchands indiens et yéménites. L'Islam pratiqué est un Islam sunnite shafiite. Kilwa représentait la frontière sud des grandes cités-Etats swahilies. Le 14<sup>e</sup> siècle est considéré comme l'Age d'or de Kilwa, c'est à ce moment que commencent des migrations, des mariages et des alliances avec les îles d'Anjouan, de grande Comore et de Mayotte. Les aristocrates de Kilwa s'installent aux Comores, qui deviennent

un entrepôt entre les mondes indonésien et africain (Shepherd 1982: 144; Sinclair 1987).

La période moderne débute avec l'arrivée des Portugais dans l'océan Indien en 1498. Les villes swahilies continuent d'exister, mais les réseaux traditionnels sont rompus et reformulés avec de nouveaux partenaires, essentiellement Européens et Indiens. Cette phase s'achève avec la prise du fort Jésus de Mombasa par les Omanais en 1698. A partir de cette date, les Omanais contrôlent la côte et les archipels. Ils placent le siège de leur pouvoir à Zanzibar en 1837. Mayotte devient une colonie française en 1843 et entre dans l'histoire contemporaine, telle que l'on peut la définir pour l'océan Indien.

### **Dembeni, un site majeur de l'océan Indien**

Les Comores, et particulièrement Anjouan, ont été islamisées très tôt au 11<sup>e</sup> siècle et peut être même dès le 9<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Les premières traces matérielles de cette islamisation sont visibles à Sima et à Domoni sur l'île d'Anjouan (Wright 1984). Il n'y malheureusement aucun exemple d'islamisation ancienne prouvé à Mayotte. L'essentiel des connaissances que nous avons des sites de Mayotte et des Comores proviennent des grandes prospections réalisées en 1975 par Henry Wright et Susan Kus (Kus et Wright 1976 ; Wright 1984: 13-39). Les sites les plus anciens de l'île remontent aux 8<sup>e</sup> – 13<sup>e</sup> siècles ; ils sont au nombre de sept : Koungou, Majikavo, Kani-Keli, Hanyoundrou, Dembeni, Mirandole et Bagamoyo. Mayotte possède deux sites anciens majeurs : Dembeni et Bagamoyo, explorés par Claude Allibert et ses collaborateurs (Allibert 1989; Allibert *et al.* 1983; Allibert *et al.* 1993).

Le site de Dembeni se trouve à 10km au sud de Mamoudzou, sur la côte orientale de la Grande Terre de l'île de Mayotte. Le site a été découvert en 1975 par l'équipe d'archéologues américains (Kus and Wright 1976: 17). Le site a été fouillé ponctuellement par Allibert de 1979 à 1991, par Desachy en 1999 et par Liszkowski en 2000. La découverte la plus importante faite sur ce site par Allibert serait la présence de fours placés au sommet du plateau, sur deux alignements parallèles de 150m de long et distants de 200m. Il s'agirait de batteries

de fours métallurgiques. L'occupation du site de Dembeni semble commencer au 9<sup>e</sup> siècle et s'achève au début du 13<sup>e</sup> siècle. Ce que nous confirmons lors de notre passage en 2009 où nous avons collecté plusieurs fragments de jarres abbassides à glaçure turquoise (dites *sassanido-islamiques*). Ces céramiques sont datées des 9<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> siècles.

Un problème se pose à propos de Dembeni: la grande superficie de ce site, l'origine et la quantité des objets importés découverts en surface sont exceptionnels. Ce jugement qualitatif ne s'applique pas uniquement à la place de Dembeni dans l'histoire de Mayotte ou des Comores, mais dans l'histoire de l'océan Indien occidental et de la côte swahilie.

Dès lors, on serait tenté d'identifier Dembeni avec la mythique cité de Qanbalu citée par de nombreuses sources arabes. Cependant, il y a une controverse sur l'identification et la localisation de Qanbalu, qui serait située à Anjouan pour Shepherd (1982: 133) et à Pemba en Tanzanie pour Trimmingham (1975: 129) et Horton et Middleton (2000: 66). Ce que l'on sait de Qanbalu provient essentiellement du récit de Buzurg b. Shahriyar d'Hormuz, qui relate un voyage dans son livre « Les merveilles de l'Inde » ou *Kitab 'Adj aib al-Hind*. Ce marin s'arrêta à Qanbalu sur la côte des Zandjs en 922. L'auteur relate des raids de pirates Waq Waq en 945-46. Les Waq Waq arrivèrent sur la côte orientale à bord d'un millier de petits esquifs et attaquèrent les villes du littoral où la cité fortifiée de Qanbalu résista à leur assaut. La ville était perchée en hauteur et entourée d'eau de chaque côté. C'est pourquoi certains auteurs ont pensé à une île, mais il est étonnant qu'un marin aussi expérimenté que Buzurg b. Shahriyar n'ait pas utilisé le terme adéquat - *gezirat* - pour désigner une île. Selon Ibn Lakis et al-Masudi, Qanbalu serait une cité fortifiée placée sur une péninsule (Freeman-Grenville 1962: 39-40). Le témoignage d'al-Masudi en 915-16, nous apprend que de nombreux bateaux appartenaient à des marins omanais. Les Africains du littoral n'étaient pas tous musulmans et il subsistait de nombreux païens idolâtres. Seule la cité de Qanbalu avait une population islamisée avec un roi appelé Mfalme. Pour avoir une référence précise à Mayotte et aux Comores, il faut attendre Ibn Madjid et Sulaiman al-Mahri qui sont les premiers à placer explicitement les îles de la lune,

*Qmr*, au sud de la côte orientale de l'Afrique. Cette reconnaissance géographique de l'archipel des Comores se fait entre le 14<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècle.

### La Mission Dembéli 2011

Après une rapide reconnaissance des sites archéologiques de l'île de Mayotte en 2009, nous avons continué nos recherches sur le site de Dembéli en 2011 afin d'en reconnaître ses limites, son potentiel scientifique et d'en répertorier les menaces qui pouvaient entraîner sa destruction.

Le site éponyme de Dembéli a été très détérioré depuis sa dernière exploration scientifique en 1999. De nouvelles habitations ont été construites, notamment un magasin literie côté route et deux grandes maisons ont été bâties au sud-ouest de la colline. Le garage au pied de la butte détritique orientale est entouré d'un nombre d'épaves de voitures très impressionnant et croissant. Le site archéologique est en grand danger et l'urgence était d'abord d'établir un relevé topographique complet de Dembéli. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le site n'avait jamais fait l'objet d'une exploration topographique systématique. Les plans les plus précis que nous avons consulté remontent aux fouilles de l'Afan/Inrap en 1999, mais ces documents sont limités à certaines zones.

Le site archéologique de Dembéli est situé au bout d'une chaîne de collines qui s'étend sur un axe ouest-est du village de Tsaranano jusqu'au rivage, entre la plaine du mro wa Dembéli au Sud et le mro wa Ironi Bé au Nord. Le site relevé mesure 790m x 390m et couvre une superficie de 211,000m<sup>2</sup>, soit 21 hectares. Les altitudes varient entre 23 et 65m. Il s'agit d'un site extrêmement étendu sur une longue colline orientée ouest-est. Le sommet du plateau possède un léger pendage d'Ouest en Est, de 65m à 54m. Le site est naturellement protégé au nord par le mro Ironi Bé, et domine au sud, le mro Dembéli, la plus grande rivière de l'île. Le site est perché au-dessus de l'estuaire, face à une grande baie permettant un mouillage aisé et protégé. L'expertise d'un hydrogéologue sera nécessaire afin de reconstituer les rives originales de ce cours d'eau, il semble que la baie ait été progressivement ensablée. Ce type d'étude paléo

environnementale est importante afin d'appréhender correctement un site de cette importance.

L'occupation du site est caractérisée par une bamboueraie traversant le plateau sommital dans le sens est-ouest, et par des cultures ailleurs. Généralement, il y a des bananiers dans les pentes et du manioc sur les plateaux, mais les cultures sont agencées de façon anarchique, et entremêlées de friches. Le secteur relevé est délimité au sud par la route nationale 2. À l'est du site se trouve un ensemble de maisons habité par la famille Yahaya, ainsi qu'un commerce de literie en bordure de la route. Au centre, une zone défrichée contient des enclos pour les zébus, et il y a un petit secteur boisé dans un thalweg au sud-est.

Les opérations topographiques de 2011 ont eu pour but d'obtenir un plan détaillé du site à l'échelle du 1/1000<sup>e</sup>, rattaché en planimétrie

et en altimétrie, et mettant l'accent sur le relief et l'occupation du sol (Figure 1). Ces travaux se sont déroulés du 23 au 31 août 2011.

Sur le terrain, le relief et la densité végétale empêchent les visées longues et rendent impossible l'utilisation d'un GPS sur certains secteurs : zone habitée, bamboueraie, encaissement du Mro wa Ironi Bé, pentes au-dessus de la route nationale. Il a donc fallu huit jours pour relever les 21 hectares du site en combinant les mesures d'un tachéomètre et d'un GPS. Nous avons ainsi utilisé une station totale Leica TPS 1103 appartenant à la société Outre-Mer Topographie, et un GPS Leica 1200 prêté par le Service Topographique du Département de Mayotte (Figure 2).

Le rattachement planimétrique a eu pour but d'utiliser pour le relevé du chantier le même système de coordonnées planes que celui actuellement en

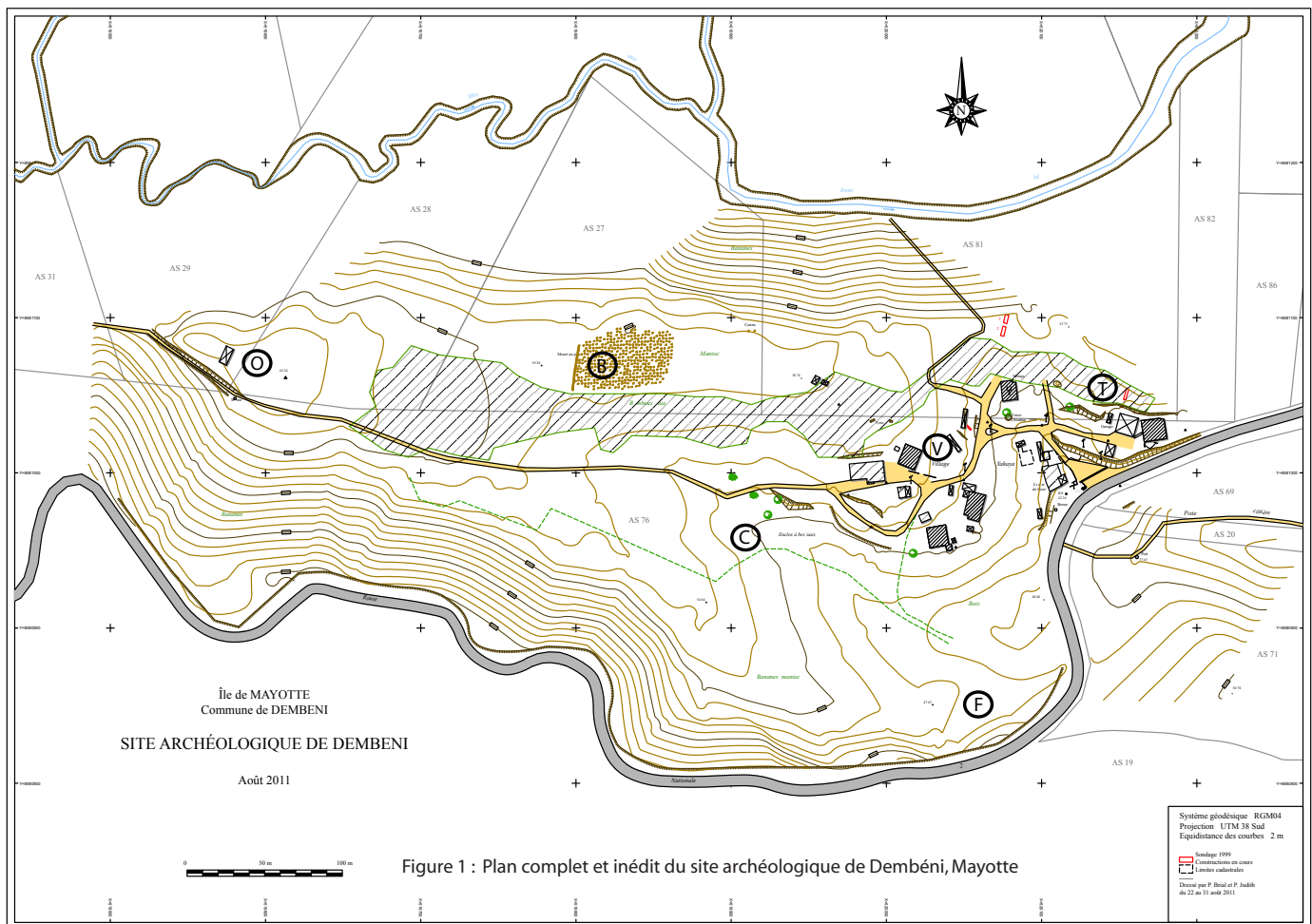


Figure 1: Plan complet et inédit du site archéologique de Dembeni, Mayotte.



**Figure 2:** Utilisation du GPS Leica 1200.

vigueur à Mayotte. Le système géodésique de l'île est le RGM04<sup>2</sup>. Il peut être assimilé au système mondial WGS 84 pour l'utilisation locale d'un GPS différentiel ou d'un GPS de navigation. Dans ce système, le modèle de la Terre est l'ellipsoïde IAG GRS 1980. Les coordonnées planes s'obtiennent par une projection UTM<sup>3</sup> dans le fuseau 38. L'altération linéaire de la projection sur le site est de  $-39.5\text{cm/km}^{(4)}$ . Afin de pouvoir relever les secteurs comprenant des zones non accessible par GPS, nous avons réalisé une polygonale principale de 6 stations reliées par des mesures tachéométriques. Les stations 1003 et 1005, les plus éloignées et n'étant pas sous un couvert dense, ont été rattachées par GPS à deux bornes géodésiques de l'Institut Géographique National (IGN), dont les coordonnées sont connues dans le système RGM04. Il s'agit des points 98507Bb, situé sur le pont de

la RN3 sur le Mro wa Dembéni, et 98507C, situé sur la butte délimitant la plage de Iloni au nord. Le point 98507Ba, qui se trouvait au carrefour de Tsaranano (et donc à proximité immédiate du chantier) a disparu. Les coordonnées des stations 1003 et 1005 dans le système RGM04 ayant été ainsi obtenues, le reste de la polygonale a pu être déterminé par un calcul classique de cheminement.

Le rattachement altimétrique visait à ce que les altitudes des points du chantier soient dans le même système que celui en vigueur sur l'île de Mayotte. Il s'agit ici du système altimétrique appelé IGN 1950 sur les fiches géodésiques de l'IGN, ou SHOM 1953 dans leur documentation technique. Ce système utilise en effet comme point fondamental le repère RSHM du Service Hydrographique et Océanographique de la Marine (SHOM), scellé sur la jetée Issoufali à Dzaoudzi, et recalculé en 1953. Le repère de nivellement IGN N-216 se trouve sur le site archéologique, sur un ponceau en bordure de la route nationale, à proximité immédiate du commerce de literie. Ce repère a été contrôlé par GPS à partir des points géodésiques, et utilisé pour rattacher en altitude les stations de la polygonale, par des mesures tachéométriques.

Le problème du rattachement altimétrique se posait différemment pour les points relevés uniquement par GPS. En effet, les altitudes du système IGN 1950, qui sont celles figurants sur les cartes et les repères de nivellement, sont mesurées à partir d'une surface appelée géoïde, qui correspond approximativement au niveau moyen des mers. Le système GPS n'indique pas, lui, des altitudes, mais des hauteurs mesurées à partir d'un ellipsoïde, qui est un modèle mathématique de la terre. Or le géoïde et l'ellipsoïde ne correspondent pas. Il y a donc une correction à appliquer aux hauteurs ellipsoïdales données par le GPS pour obtenir les altitudes. Le géoïde étant une surface irrégulière, la correction à appliquer varie en fonction de l'endroit où l'on se trouve. Heureusement, les hauteurs et les altitudes de plusieurs repères géodésiques de l'IGN sont connues. Il est donc possible, par interpolation à partir de ces points, de créer un modèle du géoïde local dans le secteur du site archéologique. C'est ce que nous avons fait à partir des points IGN 98507Ba, 98507Bb, 98507C, 98511Cb et 98515Ba. La différence entre le géoïde et l'ellipsoïde



**Figure 3:** Alignement de pierres basaltiques, partie centrale du site, zone B.



**Figure 4:** Urbanisation de la zone V, le village.

IAG GRS 1980 sur le site archéologique varie ainsi entre 19.12 et 19.17m. Ces corrections ont été appliquées sur les points relevés par GPS, ce qui a permis de déterminer leur altitude.

Les points de détails ayant servi à dresser le plan du site ont été relevés par des mesures tachéométriques rayonnées à partir des stations de la polygonale. Les points directement mesurables par GPS ont été relevés par méthode différentielle<sup>5</sup>. A Dembéni, la station 1005 de la polygonale a été utilisée comme référence, ainsi que, dans une moindre mesure, un repère existant sur le carrefour de Tsaranano, contrôlé à partir des points géodésiques 8507Bb et 98507C.

Le site n'étant pas fouillé au moment des opérations de 2011, il n'y a pas eu de relevé archéologique proprement dit. Toutefois, le sondage n°4 effectué en 1999 a été retrouvé et également relevé. Les emplacements des autres sondages de 1999 ont pu être reportés sur le plan à partir du relevé effectué à l'époque (Desachy et Belarbi (2000: 12). Néanmoins, quelques observations archéologiques préliminaires ont pu être réalisées.

Le site de Dembéni est constitué d'un long plateau est-ouest, de forme ovale, coupé en son milieu par un chemin central. Ce sentier est bordé au nord par une forêt de bambou et à l'est par des maisons et un garage qui arrivent jusqu'à la route nationale. Une petite forêt dense occupe l'angle Sud-Est du site, entre les maisons et la route. Au nord de la forêt de bambous, le site est marqué par une lèvre, une partie plus haute que le reste du plateau, à 60m d'altitude, au centre de cette zone, un plateau sommital avec une grande concentration de pierres basaltiques (Figure 3). Il s'agit peut-être d'une ancienne mosquée ou d'un habitat. Cet endroit n'a pas encore été trop perturbé par l'urbanisation (Figure 4) et l'agriculture, il représente donc une zone prioritaire de fouille. La présence d'un mur orienté plein nord, vers la Mecque, nous laisse espérer d'y découvrir les restes de la plus vieille mosquée de Mayotte.

L'extrémité occidentale du site est aussi le point le plus haut, elle est occupée par deux cases en matériaux périssable et une famille. Le sentier, qui redescend vers la vallée, entaille le flanc de la colline et en procédant à un rafraichissement de la

coupe du sentier, plusieurs niveaux archéologiques sont apparus, dont un beau niveau cendré à la base du chemin actuel. Les flancs abrupts de la partie occidentale du site comportent de la céramique roulée par l'érosion des sols, ils ne sont pas pris en compte dans notre zonage. Ces zones sont impossibles à fouiller et ne présentent pas d'intérêt scientifique, une occupation ancienne est impossible tant la pente est forte.

Où se trouvait donc l'habitat ancien de Dembéni? Y avait-il plusieurs groupes de maisons disséminés sur le plateau ou les habitations étaient-elles regroupées en une seule agglomération? Cela semble évident pour la partie occidentale du site où nous avons trouvé des niveaux d'occupation et une grande quantité de céramique. L'occupation semble aussi se concentrer aussi au centre du site, sur le replat de la partie nord, près de l'amas de pierres. Enfin, il est probable, mais non certain, que la zone à l'est du site ait été occupée et serait marquée par de grands tumulus détritiques. Cette zone est en grand danger, lors de notre prospection, les propriétaires du site ont utilisé une pelle mécanique pour creuser des trous afin de planter des bananes (Figures 5 et 6). Les cultures en elles-mêmes ne sont pas un grand risque pour le site archéologique, mais l'utilisation de moyens mécaniques modernes l'est assurément. En accord avec les propriétaires des terrains concernés, il faudrait geler toute activité sur cette zone pour la durée des opérations archéologiques.

Concernant, les collines périphériques autour du site de Dembéni, en observant les cartes de l'IGN, nous avons l'impression que la route nationale coupait le site archéologique en deux, car une butte apparaît au sud-est à la côte 53. Cette impression était partagée par nos collègues de l'Inrap (Desachy et Belarbi 2000: 48). Nos reconnaissances ont prouvé qu'il n'en est rien. La route nationale passe par un vallonnement naturel et aucune trace d'occupation n'a été décelée sur la colline de l'autre côté de la route. Seule la présence d'un puits présente un intérêt archéologique, car il permet de se poser la question de l'alimentation en eau douce sur le site de Dembéni. Ce puits est creusé à l'est du site et de la route dans une petite cuvette. De nos jours, les habitants de la zone continuent à aller chercher de l'eau au mro wa Ironi Bé. Des fouilles archéologiques et une étude hydrogéologique





**Figure 5:** Les trous creusés dans la zone T.

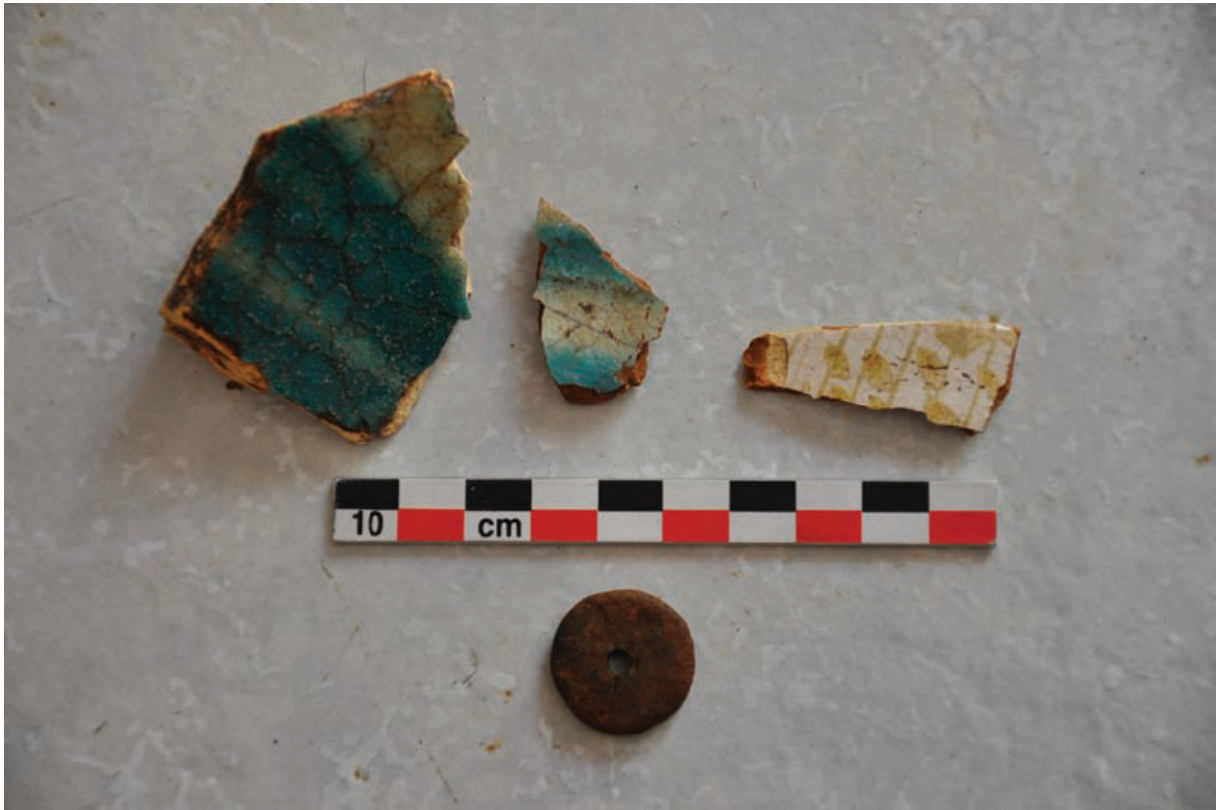
pourraient répondre à cette question de l'alimentation en eau du site à la période médiévale.

Une autre observation concerne la mosquée et les tombes à l'ouest du réservoir surplombant le village de Tsararano, ces structures ne font pas partie du site de Dembéni. Comme le suggère Liskowski (2004), il s'agit peut-être d'un décentrement urbain et d'une refondation d'un site, à l'Ouest du vieux Dembéni. Un autre élément, le plateau étroit, qui sépare les sites de Dembéni et de Tsararano, semble non occupé. D'ailleurs au-delà, du questionnement sur les sites autour de Dembéni, c'est le nom lui-même du site qui mériterait d'être reconsidéré. Une étude anthropologique devra être mise en place afin d'évaluer le rôle de ce site ancien dans l'histoire des populations maoraises. Une plus grande attention sera portée à la toponymie historique.

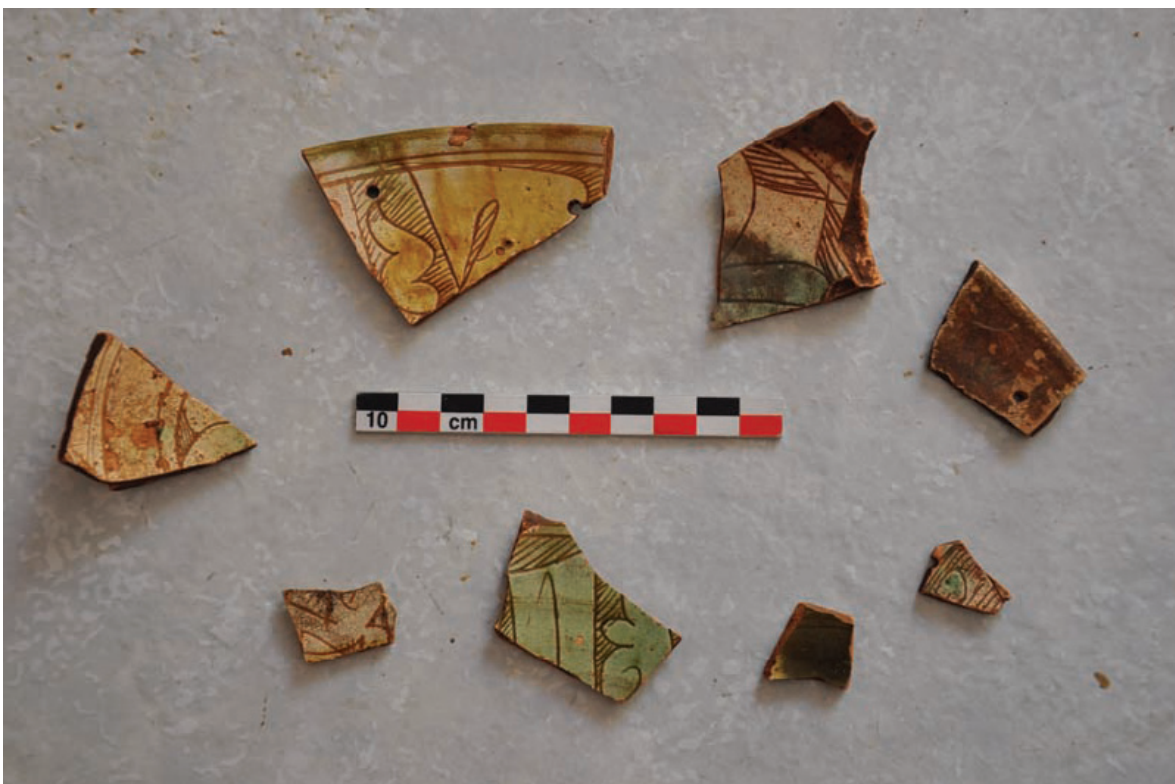


**Figure 6:** La pelle mécanique sur site.

Nous avons collecté de nombreuses céramiques bien calées chronologiquement, du 9<sup>e</sup> au début du 13<sup>e</sup> siècle. Le matériel archéologique est très riche et très diversifié: de la céramique abbasside du 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècle, représentée par des tessons de jarres turquoise à décors moulés et des bols à glaçure blanche opaque et coulures bleutées; des sgraffiatos hachurés persans, de la poterie locale graphitée et des grès chinois (jarres et bols de céladon) des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles ; et deux lustres kashan du début du 13<sup>e</sup> siècle (Figures 7 à 9). Nous avons aussi découvert plusieurs fragments de vases en chloritoschiste de Madagascar (Figure 10) et une grande quantité d'objets en verre, moulé ou soufflé, provenant de Perse et d'Egypte. Quand l'on compare le matériel archéologique collecté à Dembéni avec celui que nous avons exhumé à Gedi au Kenya (Pradines 2010) ou à Sanjé ya Kati en Tanzanie (Pradines



**Figure 7:** Tessons abbassides à glaçure blanche opaque et coulures bleutées (10e siècle), fusaïole et lustre kashan du début du 13e siècle.



**Figure 8:** Sgraffiatos hachurés persans, 11e et 12e siècles.

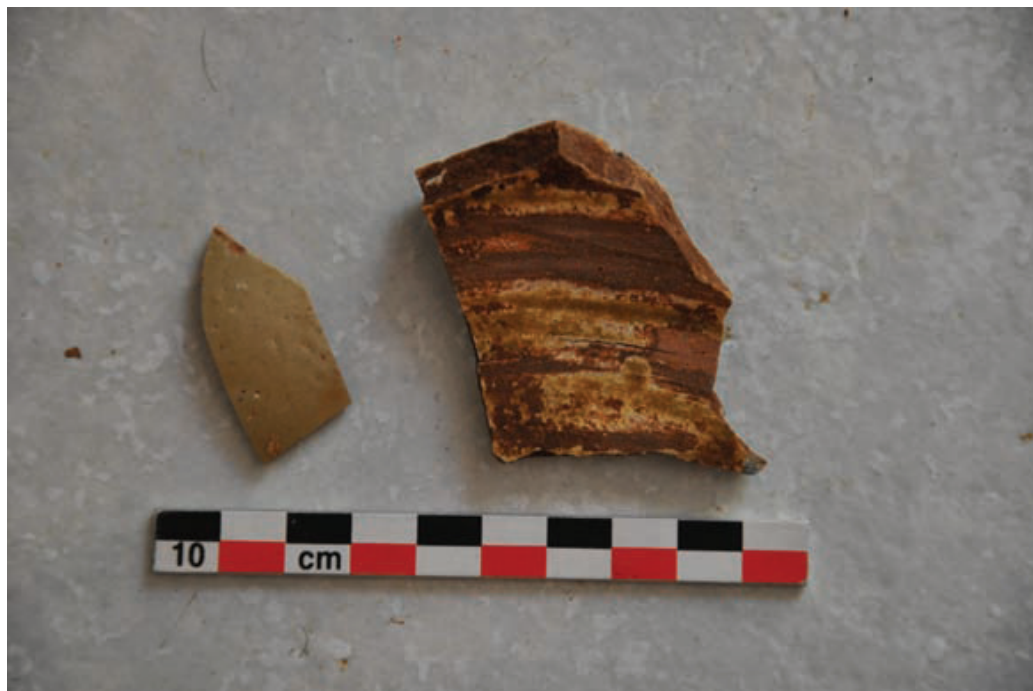


Figure 9: Grès chinois (jarre et céladon) des 11e et 12e siècles.



Figure 10: Vase en chloritoschiste de Madagascar.

2009), nous sommes frappés par la qualité et la quantité des objets importés à Mayotte. Dembeni est véritablement un site d'une richesse exceptionnelle.

Les numéros d'inventaires des couches archéologiques et des objets exhumés seront libellés de la façon suivante: Département de Mayotte- Commune de Dembeni- Année - Zone – Secteur – Unité stratigraphique : MAY-DEMB-12-W-S01-US001. Pour la mission de 2011, aucun numéro d'US n'a été attribué, car il s'agissait de ramassages de surface inventoriés sous le code « Prosp » comme prospection : MAY-DEMB-11-T-Prosp. Pour faciliter les fouilles à venir, nous avons divisé le site en six zones.

T : grand tumulus oriental près du garage

V : village actuel

F : forêt vierge au Sud-Est

B : forêt de bambous et le plateau sommital au Nord

C : cuvette centrale, zone d'élevage de bovins

O : partie occidentale au point le plus haut du site

## Conclusion

Dembeni est certainement l'un des sites archéologiques les plus importants de Mayotte, par l'ancienneté, la richesse et l'importance historique de ses vestiges. C'est aussi le site le plus mal connu de l'île: aucune trace d'habitation n'a été mise en évidence. Aucune étude n'a été réalisée sur l'habitat de ce site majeur, seules quelques traces de parois en clayonnage et de revêtement de plâtre ont été retrouvées par Wright (1984: 13-39). Dembeni est donc un site, peu fouillé et mal évalué, menacé par une route nationale, l'érosion naturelle, l'agriculture, et surtout, qui risque de disparaître à cause de l'urbanisation du plateau. Pour toutes ces raisons, il est urgent d'intervenir et de faire des fouilles de sauvetage à Dembeni. Les limites cadastrales des propriétés ont été reportées sur le plan topographique, ainsi que les numéros de parcelles. Les futures opérations

archéologiques seront ainsi plus faciles à organiser.

## Remerciements

Cette mission a été réalisée avec le soutien du Service des affaires culturelles de la Préfecture de Mayotte, Ministère de la Culture et de la Communication.

Les auteurs tiennent d'abord à remercier Édouard Jacquot, Conservateur du Patrimoine à la Réunion qui est en train de professionnaliser et de réorganiser complètement l'archéologie française dans l'océan Indien. Nous remercions pour leur soutien administratif et financier, Jean-Michel Tréguer et Clotilde Kasten, Directeurs des affaires culturelles à la Préfecture de Mayotte. Nous tenons aussi à remercier nos collègues du Conseil général de Mayotte, particulièrement Ali Saïd Attoumani, Directeur départemental des affaires culturelles (DDAC) et Mohamed M'Trengoueni, Responsable de la maison du patrimoine (MaPat). Nous remercions vivement Emmanuelle Gauchet, Directrice du Service Topographique du Département de Mayotte, et Jérôme Redon, responsable du service du Cadastre. Les auteurs veulent aussi remercier chaleureusement Michel Charpentier, Président de l'Association des Naturalistes de Mayotte pour nous avoir invités sur cette île merveilleuse. Nous remercions ensuite les propriétaires des terrains prospectés, la famille Yahaya qui nous a accueillis avec une grande hospitalité. Enfin, nous remercions tous les participants à la mission: Francesca Dotti, Pascal Judith et les trois assistants du service topographique départemental, Mahamoud Soilihi, Abdallah Moussa et Chamssidine Saïd.

## Bibliographie

Allibert, C.

1989 Le site de Dembeni, Mayotte. *Études Océan Indien n°11*: 63-172.

Allibert C., et A. et J. Argant

1983 Le site de Bagamoyo (Mayotte, archipel des Comores). *Études Océan Indien* 2: 5-40.

Allibert, C., D. Liszkowski, et J.-C. Pichard et S. Issouf

1993 *Dembeni 3*. Paris: Inalco.

Chami, F.

1994 *The Tanzanian Coast in the First Millenium AD: An Archaeology of the Iron-working, Farming Communities*. Uppsala: Societas Archaeologica Upsaliensis.

Desachy, B. et M. Belarbi

2000 *Dembéni (Mayotte) - mission archéologique août-septembre 1999*. Rapport déposé à la Sous-Direction de l'Archéologie (Paris), et au Service Régional de l'archéologie de Picardie (Amiens).

Freeman-Grenville, G.S.P.

1962 *The East African Coast (select documents from the first to the earlier nineteenth century)*. Oxford: Clarendon Press.

Horton M. et J. Middleton

2000 *The Swahili*. Oxford: Blackwell.

Kus, S. et H. Wright

1976 Notes préliminaires sur une reconnaissance archéologique de l'île de Mayotte (archipel des Comores). *ASEMI* 7: 123-135.

Liszkowski, D.

2000 *Mayotte et les Comores*, Mamoudzou: Baobab.

2004 Mjini-Dembeni. Site archéologique de Mayotte, post-archaïque ou pre-classique? *Bulletin naturaliste, histoire et géographie de Mayotte* 9: 2-13.

Pradines, S.

2004 *Fortifications et urbanisation en Afrique orientale*, Cambridge Monographs in African Archaeology 58, BAR S1216. Oxford : Archaeopress.

2009 L'île de Sanjé ya Kati (Kilwa, Tanzanie). Un mythe Shirâzi bien réel. *Azania* 44(1): 49-73.

2010 *Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale*. Le Caire: Ifao.

Pradines, S. et P. Blanchard

2005 Kilwa al-Mulûk. Premier bilan des travaux de conservation-restauration et des fouilles archéologiques dans la baie de Kilwa, Tanzanie. *Annales Islamologiques* 39: 25-80.

Rougeulle, A.

2008 Hayrig, Sarwayn, Halfat, les ports anciens du Mahra (Yémen, c. IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles). *Annales islamologiques* 42: 377-408.

Shepherd, G.

1982 The making of the Swahili. A view from the Southern End of the East African Coast. *Paideuma* 28: 129-147.

Sinclair, P.

- 1987 *Space, Time and Social Formation. A territorial approach to the archaeology and anthropology of Zimbabwe and Mozambique, ca. 0-1700 AD.* Uppsala: Societas Archaeologica Upsaliensis.

Trimingham, J. S.

- 1964 *Islam in East Africa.* Oxford: Clarendon Press.

Wright, H.

- 1984 Early Seafarers of the Comoro Islands: the Dembeni Phase of the IXth-Xth centuries AD. *Azania* 19: 13-59.
- 1992 Early Islam, oceanic trade and town development on Nzwani: the Comorian archipelago in the XIth-XVth centuries AD. *Azania* 27: 81-128.

Vérin, P.

- 1975 *Les Echelles Anciennes du Commerce sur les côtes nord de Madagascar.* Thèse: Université de Paris. Service de reproduction des thèses, Lille III, 2 tomes.

### Footnotes

<sup>1</sup>Les récentes recherches de Félix Chami à Ntsaweni en Grande Comore sont, bien entendu, totalement fantaisistes, voire pathétiques, avec la pseudo-découverte d'une mosquée du 7<sup>e</sup> siècle. Nous attendons avec impatience la découverte d'une mosquée antérieure au prophète.

<sup>2</sup>Réseau Géodésique de Mayotte 2004

<sup>3</sup>Universal Transverse Mercator

<sup>4</sup>Longueur sur la carte = longueur réelle – 39.5cm/km

<sup>5</sup>Un GPS utilisé seul donnera en effet une position dite de navigation précise à une dizaine de mètres. Afin d'améliorer cette précision, on positionne un GPS fixe, appelé référence ou pivot, sur un point connu. Le levé s'effectue avec un second GPS, appelé mobile. La référence envoie par radio au mobile les corrections à appliquer. Une précision de quelques centimètres peut ainsi être atteinte.